

LA VILLE TRAVAILLE LA QUESTION DE L'EMPLOI DANS SES INTERSTICES

QUELQUES EXEMPLES EN ILE-DE-FRANCE

Hélène Hatzfeld, Marc Hatzfeld, Nadja Ringart

Dans le coin sud-est du Xe arrondissement de Paris¹, le faubourg Saint-Denis est une rue commerçante dense, bruyante et colorée. Si l'on prête attention à la population qui parcourt le faubourg, surtout vers la Porte Saint-Denis, on constate une forte proportion de visages, de postures et de costumes manifestement exotiques : Indiens et Pakistanais, Turcs ou Kurdes, Chinois et Cambodgiens, Africains et Antillais, Albanais et Grecs, sans oublier les Maghrébins, plus familiers des cœurs de villes français. Le trottoir étroit est voué à un mélange de commerces ordinaires, anomaux et ethniques dont les enseignes sont pourtant souvent en français. Pour peu que l'on pénètre dans les cours et les passages profonds qui plongent dans le vieux tissu parisien et tentent de relier le faubourg Saint-Denis au faubourg Saint-Martin, on découvre que derrière le commerce et au-delà du secret gardé par la porte de la cour ou du passage, l'industrie bat son plein.

Le phénomène est moins saisissant au Bas-Montreuil qui est un quartier paisible. Le périphérique y fait à l'ouest une barrière à la fois hostile et agitée. Au nord, la rue de Paris, égrenant les indispensables commerces spécialisés sur un chapelet serré de bistros et d'épiceries arabes, fait office de cœur de ville. Les rues de Lagny et de Vincennes ferment le Bas-Montreuil au sud et à l'est pour en faire un quartier homogène et typé. La vieille ville de guingois y rappelle, en plus dispersé, le nord et l'est du Paris d'il y a cinquante ans : un mélange inextricable d'habitat modeste, souvent pavillonnaire rafistolé, et d'activités artisanales. Ici encore il faut pousser les portes des cours pour y découvrir un espace mi-privé, mi-public, parfois classiquement artisanal mais souvent aussi inventeur d'une manière d'habiter et de travailler tout à la fois.

Au nord de la région parisienne, Aulnay-sous-bois nous offre un autre mode d'originalité urbaine. La ville est tronçonnée par plusieurs voies rapides qui lacèrent le tissu désespéré de la Seine Saint-Denis. Au nord de l'une d'elles dite « la délaissée », le quartier de la Rose des Vents qu'on appelle aussi Aulnay 3000, ou plus couramment « Les trois mille », est fermé par un parc paysager, un parc départemental, plus loin une zone industrielle et l'énorme fief Citroën. La cité, bâtie à la fin des années soixante, affichait une belle ambition de mixité sociale et



La Rose des Vents : un habitat dégradé.

de conquête de la prospérité. Le rêve aurait pu devenir réalité s'il n'avait été rattrapé par la calamité du chômage. De fait, la place en cul-de-sac de la cité dans son environnement en a fait le site idéal d'une relégation. Le bailleur et la Ville avouent de plus en plus ouvertement leur intention de renoncer à la mixité sociale pour mieux gérer. Du fond de cette relégation, les habitants de la Rose des Vents inventent tous les jours des moyens de survivre.

Plis et replis : les interstices de la ville

Ces trois lieux ont en commun d'être des zones retranchées des courants et des formes majeures de la ville. Qu'il s'agisse des cours et passages du faubourg Saint-Denis, des cours du Bas-Montreuil ou de l'ensemble de

1. Cette recherche a été menée pour le ministère de l'Équipement-Plan urbain et le ministère de l'Enseignement supérieur, en 1996-1997 dans le cadre de l'appel d'offres « Ville et emploi ». Notre recherche a pris pour thème : « Interstices urbains et nouvelles formes d'emploi. » Nous avons choisi pour notre observation trois sites : un quartier de Paris, le faubourg Saint-Denis, dans le Xe arrondissement ; un quartier d'une ville jouxtant Paris : le Bas-Montreuil ; un grand ensemble de la Seine-Saint-Denis : la Rose des Vents à Aulnay-sous-Bois. Leur situation, leur histoire, les populations et les activités dont elles vivent offrent certes une grande variété, mais il existe des points communs remarquables, notamment dans les formes d'emploi.

cette cité de la Rose des Vents, la ville marque en ces lieux des retraits, des secrets, des plis². Ce sont les interstices de la ville. Ces interstices sont les produits de mouvements contradictoires, presque spasmodiques de la ville sur elle-même. Chacun de ces espaces a, en son temps, fait partie de la ville dans sa globalité, avec ses rues et ses places, ses flux, ses symboles. Et puis leur emplacement dans la ville ou leur matière propre ou encore l'activité qui s'y est installée ont dressé une frontière opaque avec le reste de la ville.



Le Bas-Montreuil : un tissu de petites maisons et d'activités.

Les cours et passages du faubourg Saint-Denis ont leur part de la splendeur parisienne autour des années 1830, lorsqu'une nouvelle bourgeoisie anoblie par la monarchie s'étend vers les faubourgs du nord encore à peine peuplés. Il faut attendre que les formidables réserves foncières des couvents et de la ferme Saint-Lazare permettent qu'on y plante les gares pour que le quartier bascule. Les boulevards de Strasbourg et de Magenta cassent déjà le charme des passages. La belle époque décline ces lieux en déplaçant la mode vers les grands boulevards où la bourgeoisie anoblie cette fois par l'Empire promène ses toilettes excentriques. Les passages se vident peu à peu de leur fonction mondaine pour devenir le déversoir des gares. Dès le début du siècle mais plus encore à partir des années vingt, la gare du Nord et la gare de l'Est y font couler un flot continu d'immigrants. Les cours et passages deviennent des recoins cachés de la ville où l'immigration tente sa chance avec ses règles, ses habitudes, ses réflexes de survie. Dès lors, vague après vague, le faubourg Saint-Denis reçoit les nouveaux immigrants et les installe dans des activités qui leur sont accessibles.

Le Bas-Montreuil est tissé d'un bâti bas, relativement lâche, espacé de jardins et de cours qui ont vu s'accumuler, au fil des lustres, des aménagements concoctés à la diable par des propriétaires à la fois habitants et artisans

ou industriels mineurs. Il en résulte un continuum de bric et de broc, raccordé, raccommodé, repris indéfiniment. Toitures, marquises, vérandas, cours et jardins s'y mêlent dans un dédale que le regard du promeneur ne peut soupçonner depuis la rue. C'est sur ce paysage que s'installent simultanément une politique municipale de foncier bon marché et la mutation économique. La petite industrie fuyant alors la proche banlieue et l'artisanat périclitant doucement, ces anfractuosités de la ville se prêtent à d'autres entreprises. Ces entreprises ne sont pas non plus

exclusivement productrices. Ce qui s'entend, dans le mitage du quartier provoqué par les départs, c'est un art de vivre et de travailler tout à la fois. On vient dans le Bas-Montreuil un peu par hasard. Mais on y reste pour cultiver les possibilités indéfinies de l'enchevêtrement des espaces privés.

Dans ces petites friches industrielles du Bas-Montreuil, on voit s'installer, comme aspirés par le vide et le vieux, de jeunes professionnels, déçus par ce que leur offre Paris et dégoûtés par la course de rats des succès médiatiques. Leur credo tient en peu de phrases. Il s'agit de faire bien son métier, de le faire avec des gens de confiance, d'habiter dans des lieux agréables où l'on respire, de n'avoir pas que le travail dans la vie ; en somme de tra-

vailer pour vivre et non l'inverse. Arrivés par rencontre, ils restent par choix et argumentent leur choix de telle sorte que d'autres jeunes professionnels comme eux leur emboîtent le pas et que les cours se remplissent peu à peu.

La Rose des Vents s'est vidée de ses cadres moyens, travailleurs libéraux ou fonctionnaires et de la naïve bonne humeur de la mixité sociale. Il n'y reste plus que la population marginalisée par la crise du chômage. 20 % de « demandeurs d'emploi » selon les chiffres officiels, 70 % de chômeurs selon les travailleurs sociaux et la police. Une mosaïque ethnique dans laquelle se côtoient et se confrontent Antillais, Maghrébins, Asiatiques et Africains. On y a renoncé depuis longtemps à trouver des emplois. On s'y débrouille comme on peut. On achète pour revendre, on deale, on répare ou on invente. On bricole l'emploi comme on bricole sa vie. Une vie faite d'activités parallèles s'installe dans les rues, les parkings, les garages, les appartements. La règle du travail comme la règle civile, c'est à peine la loi française, beaucoup la loi de la cité.

2. Pour reprendre la métaphore, expression de la continuité et de la séparation, qui a inspiré de nombreux penseurs de Leibniz à René Thom notamment (cf. Gilles Deleuze, *Le pli. Leibniz et le baroque*, PUF, 1988).

Dans les trois cas, l'interstice spatial, produit par le besoin qu'a la ville de se plier ou de se plisser, est aussi un interstice temporel. Le pli est momentané. La ville qui s'est pliée en ces endroits se déploiera plus tard pour se poursuivre, se refaire, s'étendre ou se rompre. Ce qui se joue dans l'interstice, joue sur la ville en retour de façon à ce qu'elle se transforme. L'interstice, spatial et temporel, est une nécessité dans la transformation de la ville. Que s'y passe-t-il donc ?

Il se passe dans la relation entre l'interstice et l'espace majeur qui l'entoure ce qui se passe dans la société qui l'habite. L'interstice est la manifestation dans la ville des contradictions que le corps social lui imprime. Que la contradiction sociale prenne la forme de la lutte des classes, celle-ci s'imprimera dans la ville. Qu'elle soit militaire ou culturelle et les interstices de la ville s'opposeront à son espace majeur sur le mode militaire ou culturel. Si aujourd'hui une des contradictions sociales fortes porte sur l'emploi, il est légitime d'attendre des interstices urbains qu'ils nous livrent des indications, des pistes de recherches, peut-être même des réponses sur la façon dont la question de l'emploi peut se dénouer. Or justement, la tension portée sur l'emploi dans l'espace majeur, produit sur le faubourg Saint-Denis, dans le Bas-Montreuil ou à la Rose des Vents, des formes d'emploi originales. Quelles sont donc les formes d'emploi qui se sont glissées dans les interstices urbains ?

Des formes d'emploi proliférant hors de la norme

Sur nos trois sites, une grande part d'activités économiques et de formes d'emploi obéissent aux normes en vigueur. L'artisanat, le commerce, la petite industrie contiennent ce qui se pratique dans le reste de la ville, son espace majeur. Les formes d'emploi y sont du coup comparables. Mais il se trouve aussi des activités étranges que le secret du pli urbain abrite et protège. Ces formes d'emploi arrivent en réaction aux normes salariales rigides et surtout absolues. Elles sont le produit d'inventions, d'importations de modèles lointains, de retours à des modèles rejetés dans le passé, de constructions combinées.

Sur le faubourg Saint-Denis, trois de ces activités méritent, surtout, d'être relevées. Ce sont les ateliers de couture, les coiffeurs et les restaurateurs. Les ateliers de couture prolongent le Sentier qui se trouve juste de l'autre côté de la Porte Saint-Denis, au sud du faubourg. Dans le Sentier, les patrons des grosses « maisons » de confection investissent, conçoivent la mode, dessinent, coupent et vendent. Le chaînon manquant dans la chaîne de production, c'est la fabrication, la couture. Or pour des raisons qui tiennent à la nature particulière de la confection, cette part de l'industrie qu'est la couture doit être à la fois géographiquement proche et très bon marché. Le faubourg Saint-Denis permet de remplir ces deux conditions. La main

d'œuvre immigrée accepte des salaires très bas et les conditions de travail extrêmement rudes de la semi-clandestinité pour pouvoir s'enraciner progressivement à Paris. La condition du bon marché est remplie. On trouve des ateliers de couture semi-clandestins dans le Xe, le XIe et le XIXe arrondissement, ainsi que dans une bonne part de la Seine Saint-Denis. Mais la concentration majeure reste le faubourg Saint-Denis. La condition de proximité y est idéale.

C'est dans la protection de l'atmosphère complice produite par la solidarité des sociétés migrantes que s'installent les autres activités. Les coiffeurs et les restaurateurs se glissent dans les passages du quartier déjà protégé par la rupture à la règle qu'ont introduite les ateliers de confection. Ce sont des Mauriciens, des Pakistanais, des Indiens et des Sri-Lankais. Ils envahissent le passage Brady qui devient une enfilade de restaurants et coiffeurs bon marché ; ils tentent leur chance dans le passage du Prado et la rue Jarry. Le prix du repas (26 F) y est deux ou trois fois moindre qu'en restauration normale et le prix de la coupe de cheveux (35 F ou 40 F), trois fois moindre. Mais dans ce cas, ce n'est pas par un phénomène de surexploitation de la main d'œuvre que les prix baissent : c'est par des modes d'organisation du travail et de l'embauche.

Spécialistes de l'image et du son, de la vidéo, du décor de théâtre, les jeunes entrepreneurs du Bas-Montreuil se rencontrent et rencontrent les artisans locaux avec qui ils travaillent. Moins près des grands centres de décision parisiens, et moins enclins aux compromissions, il leur arrive d'avoir du mal à joindre les deux bouts ; mais ils ne démordent pas. Ils inventent des relations faites à l'image des cours qu'ils habitent. Ils font des coups. Ils s'embauchent les uns les autres sur des chantiers complémentaires.



Faubourg Saint-Denis : derrière les grilles, des ateliers de confection.

Ils jouent de statuts divers. Intermittents du spectacle, travailleurs indépendants, artisans, patrons de très petites entreprises se passent commande ou s'embauchent, troquent leurs heures de travail, se donnent des coups de main. Les moyens sont mutualisés comme les commandes. Ce sont des micro-sociétés solidaires et pragmatiques qui se créent et s'organisent, se font et se défont.

A la Rose des Vents, pour subvenir aux besoins d'une famille, on fait feu de tout bois. Les gamins déballent les ballots des vendeurs du marché trois fois par semaine ou surveillent les étals. Les hommes, antillais, polonais ou maghrébins réparent sur les parkings des automobiles pour le compte de clients arrivés par le bouche-à-oreille. Les jeunes asiatiques, doués pour l'électronique, bidouillent dans leur cuisine des décodeurs ou d'autres boîtes magiques. Les plus entreprenants possèdent une camionnette et proposent des services de déménagement aux familles de la cité ou encore des services de transport, Darty ne livrant plus dans le quartier. Des voitures quasi neuves arrivent mystérieusement au fond des impasses de la cité pour y être soigneusement désossées par des artistes rapides et habiles. Les commerçants réguliers, les sociétés de HLM et même la Poste embauchent, aux fonctions de terrain et pour éviter les malentendus, des gens du quartier.

Logique de rupture et logique de continuité

Dans ces trois sites, une double logique est à l'œuvre. C'est d'abord une logique de rupture par rapport au reste de la ville, à l'espace majeur. L'observation élémentaire des pratiques en cours révèle des façons de faire surprenantes, différentes, audacieuses, originales. Il est malaisé de situer et de tracer une frontière, mais elle s'impose. Il est hasardeux de caractériser de façon univoque le contenu de la relation d'emploi travaillée dans les interstices, mais nous observons que ce contenu se crée, s'invente en opposition à ce que pratique l'espace majeur. L'opposition a un sens précis et vigoureux. Il s'agit de trouver des solutions que l'espace majeur est incapable de faire émerger ou même qu'il interdit. Il s'agit de résoudre des problèmes posés dans l'espace majeur et traitables seulement à sa périphérie.

La seconde logique pourtant à l'œuvre est une logique de continuité. L'interstice n'a pas d'existence autonome. Il n'existe précisément qu'en rupture par rapport à l'espace majeur. Il répond aux carences ou aux faiblesses de ce dernier. Aussi dépend-il finalement de lui quant à sa finalité. L'interstice obéit à la finalité de l'espace majeur. Le corps social dans son ensemble recherche-t-il de la cohésion sociale et tend-il vers une forme de plein emploi ou d'emploi pour tous ? L'interstice, dans son jeu avec l'espace majeur tentera de répondre à cette injonction. Ce qui lui permet d'y répondre ce sont ses caractéristiques propres d'interstice.

Turbulence et permissivité dans l'interstice

L'interstice est une zone de turbulence. Nous voyons ces turbulences à l'œuvre sur nos sites. Le faubourg Saint-Denis est un lieu extrêmement changeant et vivace.

Depuis les années trente, il a changé de peuplement plusieurs fois. D'abord les Italiens, puis les Espagnols à l'approche de la guerre. Des Juifs, des Pieds-noirs, des Antillais, des Polonais, des Yougoslaves, et maintenant des Indiens et des Turcs. On sent déjà les prochaines vagues. Des Colombiens se sont insinués dans les commerces douteux des abords de la Porte. Et un café bien central a été attrapé par des Albanais. De mois en mois les lignes de démarcation se déplacent. Pour l'instant encore, les pas-de-porte qui s'ouvrent sont en majorité aux mains des Turcs. Et beaucoup de Chinois ouvrent des ateliers de confection. A une échelle de temps plus compacte, c'est d'heure en heure que le trottoir du bas du faubourg et de la porte Saint-Denis change de fonction et ces changements font le tour du cadran. Il n'existe pas de jour sans événement.

La turbulence est moins perceptible au Bas-Montreuil. Mais elle se sent aux discours des habitants des cours, lorsqu'ils évoquent leurs tractations et leurs échanges, aux nombreux départs et arrivées. A la Rose des Vents, la turbulence est manifeste dans les impasses, dans les caves, dans les coursives. Beaucoup d'hommes et de jeunes gens qui se promènent à travers la cité sont, de fait, en chasse. Ils attendent ou poursuivent leur chance de la journée. Lors de chaque rencontre et de chaque regroupement, tout peut arriver. Les jours de marché sont des concentrations de la turbulence. Non seulement il s'agit d'occasions de rencontres offertes à des populations venant de loin, mais les affaires s'y traitent : des biens changent de mains et des alliances se font et se défont. La turbulence sociale des interstices multiplie les occasions, les rencontres, les confrontations. Elle engendre une tension qui porte l'inventivité, l'audace, la rupture elle-même.

Les interstices urbains sont par ailleurs des lieux permissifs. Le régulateur maître qu'est la puissance publique a choisi de rester en retrait à la Rose des Vents, comme sur le faubourg Saint-Denis. « Le droit français s'arrête à cette porte », nous disait goguenard un ouvrier clandestin d'un atelier de confection en en indiquant le seuil. L'inspection du travail confirme son absence, que cette absence soit subie, choisie, dite ou tue. Le commissariat de police du passage du Désir jouxte un atelier où les machines à coudre claquent toute la journée, en toute quiétude. Mais que fait la police ? La police sillonne le faubourg en voiture mais intervient rarement.

Même chose à la Rose des Vents. La police n'accepte d'intervenir auprès des mécaniciens sauvages des parkings qu'en cas de vol caractérisé d'une voiture. Et encore avoue-t-elle ne pas toujours parvenir à attraper les auteurs du désossage, trop bien organisés et trop soigneusement protégés par guetteurs et voisins. De toutes façons, une sorte de consensus entoure les activités qui s'y passent, consensus selon lequel il vaut mieux fermer les yeux sur quelques mauvais coups plutôt que d'avoir à éteindre des émeutes entières. Et puis, il faut bien que cette population vive. Elle n'a pas d'autres moyens de se nourrir.

C'est ainsi que ces lieux permissifs et turbulents vont inventer, créer ce que dans l'espace majeur de la ville on nomme confusément de l'emploi. Il ne s'agira pas toujours d'emploi d'ailleurs. Il s'agira souvent de relations de travail fort éloignées des codes fordistes de l'emploi standard. On sera plus proche parfois de la sous-traitance, de la co-traitance, de l'esclavage ou de l'intérim. On se sera surtout dégagé des cadres contraignants que sont les conventions collectives, les contrats-types, les déclarations préalables, les charges sociales, le droit du travail en général. Mais ces relations de travail répondront à l'urgence de l'heure qui est de permettre à chacun, quel qu'il soit, de gagner sa vie et celle de sa famille. Il s'inventera de l'activité économique à base de travail humain et permettant de nourrir des hommes. Ce qui nous intéresse dans cette découverte, c'est en quoi ces formes originales engendrées dans les interstices de la ville peuvent répondre à l'économie en cours dans l'espace majeur. Autrement dit, de quelle façon les deux espaces entrent-ils en relation ?

La complémentarité avec l'économie majeure

Le premier mode de relation de l'interstice à l'espace majeur est la complémentarité. Les formes d'emploi que l'interstice invente sont complémentaires de celles de l'espace majeur. C'est le cas sur le faubourg Saint-Denis, sur un segment de la production textile. Les très basses rémunérations pratiquées par les ateliers de confection permettent que subsiste en France une industrie textile. Le faible coût des activités qui résulte des basses rémunérations permet à ce maillon de la chaîne (la couture) d'entrer en complémentarité avec les autres maillons de la même chaîne (conception, coupe, vente, etc.) qui sont traités à ciel ouvert dans l'espace majeur et selon des normes standard.

Autre forme de complémentarité, le service basique dont les coiffeurs pakistanais des passages Brady et du Prado offrent un parfait exemple. Les garçons coiffeurs ne sont pas payés à la journée, encore moins au mois, mais à l'heure utile. Le matin, le patron ouvre la boutique avec son fils. Si la clientèle ne montre pas le nez, les deux hommes assurent la demande. Si les clients remplissent le

magasin, le patron appelle au téléphone ses employés qui viennent à la rescousse à mesure de la demande. Dès que la clientèle diminue, le patron renvoie ses garçons. A la fin du mois, il fait les comptes et rétribue les heures travaillées. Ce mode de rémunération permet à chacun de



Passage Brady: un coiffeur à l'enseigne polyglotte (anglais, français, tamoul et caractères arabes).

vivre et à l'échoppe de proposer un service complémentaire du service classique de la coupe à 110 F: c'est la coupe bas-de-gamme à 35 F ou 40 F. On pourrait en dire autant de la restauration bas-de-gamme du passage Brady qui fonctionne sur une relation d'emploi familiale permettant un ajustement immédiat de la force de travail. «C'est mon frère. Il me donne un coup de main». Qui fait partie de la famille indienne et qui n'en fait pas partie? Qui va mettre en cause un cousinage et comment le prouver?

Si l'on prend de la distance par rapport à la relation salariale stricte, on peut considérer l'économie de subsistance en cours à la Rose des Vents, comme complémentaire de l'économie officielle. Les voitures piquées sur les parkings du parc des expositions de Villepinte et les déco-deurs trafiqués font vivre à la fois les habitants de la Rose des vents, les assureurs, les marchands de télévision et les fabricants de voitures. Il s'agit d'une autre façon de consommer, qui fait juste tourner la machine un peu plus vite que prévu. Les deux économies s'ajustent pour le bénéfice de chacune. Au plan macro-économique, les économies sont parfaitement complémentaires.

L'exacerbation de la marginalité

L'interstice abrite aussi des formes extrêmes de l'emploi, que son caractère secret protège. Le premier exemple du caractère extrême de l'emploi est celui qui sévit dans les ateliers de couture du faubourg Saint-Denis. Les sala-



Dans des friches industrielles du Bas-Montreuil, de nouvelles formes d'activité et de rapport salarial.

riés y sont surexploités. Payés à la pièce, ils gagnent entre 4000 et 10000 F par mois pour six jours de travail à dix ou douze heures par jour. Ils n'ont ni couverture sociale, ni congés payés. Les ateliers sont fermés, humides, malsains. Certains postes de travail sont debout. A la morte saison, les ouvriers ne sont pas payés. Ils attendent des semaines, près du téléphone, l'appel éventuel d'un patron. Ils apportent à la maison des tâches mal rémunérées que les conjoints et les enfants vont exécuter sur les machines domestiques. Les patrons des ateliers s'en tirent en jouant de vrais et de faux noms, en faisant tourner les ouvriers, en versant malgré tout des charges sociales et des impôts minimes.

Un autre exemple d'exaspération des pratiques est le très haut degré d'ajustement de la relation d'emploi. Qu'il s'agisse des professionnels du Bas-Montreuil, des débaliseurs du marché de la Rose des Vents ou des coiffeurs pakistanais, la personne, le temps de travail, la compétence répondent parfaitement à la demande. C'est la période de travail utile et rien de plus qui est commandée et finalement payée. La rétribution paie elle aussi exactement le travail accompli et rien de plus. Pas de congés, de mutuelle, de retraite, de panier, d'engagement à une prochaine fois.

L'exploration de nouvelles formes

Le troisième mode de relation de l'emploi interstitiel par rapport à celui de l'espace majeur est plus intéressant sur le plan prospectif: c'est l'exploration. L'interstice explore les réponses possibles à la demande formulée par l'espace majeur. Il met à profit les qualités de turbulence et de permissivité pour expérimenter.

La première expérimentation n'en est pas vraiment une. Ou plutôt, elle est largement divulguée, ailleurs que dans nos interstices urbains. C'est l'intermittence. Le jeu, pratiqué dans le Bas-Montreuil, consiste à tirer le meilleur parti possible des règles dérogatoires de l'emploi dans le domaine du spectacle. Il s'agit donc de trouver les artifices relationnels et juridiques permettant de faire alterner

les périodes d'emploi avec celles d'attente ou de chômage. L'alternance des postures juridiques ne reflète pas la pratique du travail qui est le plus souvent continue. Mais le jeu de l'intermittence permet l'ajustement de l'offre et de la demande de travail. Le stratagème, familier aux gens du spectacle (au sens large) permet de contourner la rigidité des statuts de base qui ne correspondent pas du tout aux exigences de rapidité de composition des équipes de projets. Cet usage de l'intermittence offre incontestablement une réponse à la rigidité du salariat mensualisé.

La seconde expérimentation explore ce qu'on appelle communément la relation de service. La relation de service s'oppose à la recherche d'efficacité fondée sur la rationalisation du travail contenue dans le rapport fordiste et propose en contrepartie une efficacité fondée sur la qualité des relations dans l'emploi. Son principe consiste à substituer au lien de subordination caractéristique du standard fordiste, un lien d'échange entre partenaires égaux. Présente à des degrés divers dans toutes les relations d'emploi, cette relation est cependant particulièrement vivace dans un contexte social qui n'oppose pas un entrepreneur par essence ou par la vertu du capital à des salariés ne possédant rien. Que ce soit à Aulnay ou personne ne possède grand-chose ou à Montreuil où chacun possède au moins ses compétences reconnues, la contractualisation du travail se fait sur le mode de l'échange. Ce mode d'échange du travail contre une rémunération permet l'ajustement par ce que les employeurs appellent l'envie ou la motivation. C'est l'égalité dans la relation qui permet de mobiliser la subjectivité de l'employé. Ce dernier n'est d'ailleurs pas employé par définition. Il est l'employé d'un contractant et l'employeur d'un autre. Il emploie sur un chantier celui qui l'emploie sur un autre. Ce mode de relation est particulièrement présent chez les nouveaux professionnels du Bas-Montreuil et chez les audacieux bricoleurs de la Rose des Vents. En s'appuyant sur des qualités d'autonomie et de responsabilité des contractants, il renoue avec l'idée de la liberté mutuelle par le contrat.

La rémunération horaire ou la rémunération à la tâche est une autre forme exploratoire de la relation d'emploi. L'idée qui préside à la rémunération à la tâche est bien sûr que plus la rémunération est attachée à la prestation réelle de l'employé, plus la productivité de celui-ci sera grande. Cette tendance est vérifiée dans la plupart des relations d'emploi observées sur les trois sites. Les patrons des ateliers de couture rédigent des feuilles de paie au mois mais paient leurs ouvriers au nombre de vestes ou de pantalons cousus dans la journée, que celle-ci soit de huit, dix, douze heures ou plus. Les coiffeurs pakistanais paient l'heure effectivement travaillée. Les chefs de projet du Bas-Montreuil paient tel sous-traitant ou tel associé en fonction de sa contribution effective à un projet qui sollicite une équipe variable et plastique. Les mécanos de la Rose des Vents paient celui qui apporte le client, celui qui fournit les pièces détachées, celui qui aide à déposer le moteur, en fonction de barèmes convenus à l'acte.

La dernière alternative au salaire standard est offerte par le phénomène de prise en charge du rôle de l'employeur par les communautés. Cette prise en charge est indirecte. Elle est assurée par l'édiction informelle de règles, elles bien réelles qui traduisent l'homogénéité des valeurs d'une communauté. Sur le faubourg Saint-Denis on voit, au dessus des patrons d'ateliers qui se révèlent des patrons de paille, se profiler des communautés organisées (surtout turques et chinoises) qui gèrent l'emploi d'un grand nombre d'affaires en même temps. Dans le Bas-Montreuil, le collectif est constitué par les jeunes entrepreneurs et professionnels libéraux du spectacle ou de l'image; il forme une communauté régulatrice de l'emploi par la production d'un consensus culturel fait de règles non écrites. A la Rose des Vents, on trouve dans ce rôle aussi bien la communauté malienne, transportant ses règles dans la migration, que le réseau de solidarité déclenché par les procédures d'insertion.

De façon à contourner la relation d'emploi stricte, les interstices urbains offrent la possibilité de brouiller la frontière qui sépare le travail de ce qui ne l'est pas ou prétend ne pas l'être. Au Bas-Montreuil, les habitants des cours posent la question du rapport au travail comme une alternative d'ordre civilisationnel à l'asservissement des salariés, à la pression des commanditaires de chaînes de télévision, aux cadences effrénées et à la parcellisation du travail. Ce mode de vivre autrement manifeste l'aspiration à intégrer le travail dans une existence sociale qu'il enrichit.

A la Rose des Vents, une bonne part des malins du bidouillage informatique, de la mécanique sauvage, du voiturage, choisissent ces façons de gagner leur vie en opposition à la norme, norme qui leur propose de travailler comme intérimaires chez Citroën ou comme maçons smicards chez Bouygues. De toutes façons, les gens qui se débrouillent pour vivre combinent des activités d'une telle diversité qu'elles exigent une flexibilité ou une disponibilité maximum. Cette flexibilité personnelle est en elle-même un mode de vie.

Ces cas de valorisation du mode de vie par rapport à la sécurité ou la stabilité de l'emploi mesurent le travail à l'aune de ce qu'Hannah Arendt appelle l'œuvre. Pour les habitants du Bas-Montreuil, l'œuvre, c'est la réussite d'un mode de vie complet et harmonieux qui intègre le travail en son sein. L'œuvre, pour les habitants de la Rose des Vents n'est pas le travail lui-même mais la survie dans la dignité, l'affirmation de soi et des siens dans un monde hostile. Le travail n'y est qu'une des ressources possibles. Pour les habitants du faubourg Saint-Denis, l'œuvre est la réussite de l'immigration pour soi-même et pour ses enfants. Dans les trois cas, la tension sociale présente dans l'interstice relativise la place du travail dans une bataille et un contexte où l'important n'est plus la relation d'emploi au sens strict mais la concordance, l'accord avec les valeurs du milieu et l'ambition de l'œuvre d'une vie.

Ces modes de relation de l'interstice urbain par rapport à l'espace majeur ne sont bien sûr pas exclusifs les uns des autres. Une approche fine de la réalité nous indique des combinatoires indéfinies. Certains traits relèvent à la fois de l'expérimentation et de la complémentarité (le



Atelier de couture.

salaire à la tâche); ou bien des trois à la fois (les très bas niveaux de rémunération). C'est dans ces modes de relation et leurs combinaisons que s'inscrit plus largement le jeu de la ville sur l'emploi.

Le jeu de la ville sur l'emploi

La ville se transforme dans un mouvement à la fois répété et contradictoire de son espace majeur et de ses espaces mineurs, les interstices. Ce mouvement de ruptures cycliques est orienté par une logique téléonomique³ qui lui donne du sens, de l'intention, de la finalité. Tendue dans la direction ainsi dictée par des valeurs de civilisation, par un projet politique, elle joue de l'alternance fécondatrice de ses espaces, et ainsi s'adapte et se renouvelle.

Mais le jeu de l'interstice et de l'espace majeur n'est pas abstrait. Il a un ou des objets bien concrets qui sont les

3. Le concept de téléonomie est emprunté à Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970.

questions sociales de l'heure. Pour ce qui concerne notre propos, la question est celle de l'emploi⁴. C'est bien autour d'un problème à résoudre que la ville se mobilise et agit sur elle-même : dans sa transformation pour contribuer à résoudre le problème de la lutte des classes, elle invente Haussmann ; et quand l'armée cède ses emprises urbaines, ce sont des rocade et des périphériques qui viennent ceinturer la ville. Dans son mouvement propre, la ville va donc transformer la question de l'emploi. Ainsi, l'on peut dire que la ville se transforme en transformant la question qui l'habite. C'est le bouclage de ce mouvement qu'il nous importe maintenant d'observer. Sur la question de l'emploi qui organise la transformation de la ville, quelles tendances l'interstice propose-t-il à l'espace majeur de la ville ?

Le modèle absolu du salariat fordiste a pris un vieux coup dans l'aile. Partout on voit fleurir des associations et des hybridations de modèles parfois fort différents. Sur les trois sites que nous considérons, on ne constate pas l'arrivée d'un modèle qui tendrait à supplanter le standard fordiste, mais une abondance de flirts de ce dernier avec d'autres formes, plus anciennes ou plus modernes ou plus exotiques. La tendance forte est à un mélange des genres qui permettrait à chaque situation de trouver le statut ou les statuts qui lui conviennent.

Le salariat avait séparé ce qui relevait de l'activité rémunérée de ce qui relevait d'activités gratuites. Les constats de nos terrains nous confirment que cette distinction n'a pas nécessairement de fondement et que c'est de la multiplicité d'activités diverses que vient une rétribution qui ne s'adresse pas nécessairement de façon univoque à l'une d'entre elles. Par ailleurs il devient parfois difficile de distinguer, parmi les nombreuses activités de la journée ou du mois, celles qui sont productives et celles qui sont purement ludiques, inutiles ou factices.

La permissivité des interstices sert aussi de révélateur à ce que deviendrait la relation d'emploi, dans le cas où ce dernier perdrait ses protections légales relatives à l'emploi. Le cas des ateliers de confection prouve qu'en quelques années le contexte de pénurie d'emploi peut provoquer des situations proches de ce que le XIXe siècle avait finalement réussi à éradiquer. La tentation du *deal* chez les enfants très jeunes des banlieues signale aussi

l'exaspération du besoin de ressources élémentaires d'une population large. Les interstices agissent comme des révélateurs de tendances à l'œuvre dans la société entière.

Le salaire à la pièce ou à la tâche ou encore à l'heure effectivement travaillée s'impose largement. La commande et la rétribution pour une durée indéterminée décrochent des réalités : personne n'en veut vraiment. Cette modalité d'emploi qui n'avait de sens que de garantir une sécurité au sortir de la disette de travail se révèle illusoire et contre-productive. Employeurs comme employés cherchent des solutions qui leur permettent de reconnaître le travail dans les deux sens du mot. Y reconnaître le besoin du demandeur-employeur. Et que le demandeur récompense ou gratifie le travailleur en fonction de ce qu'il a effectivement réalisé et non en fonction de ce que la loi lui enjoint de rétribuer.

Il reste que le jeu de fécondation de l'interstice sur l'espace majeur ne peut agir et transformer la réalité qu'à condition qu'on le laisse faire. Il ne s'agit pas bien sûr de laisser faire tout et n'importe quoi, mais d'accompagner un processus presque biologique où la ville, dans sa logique de rupture et de continuité, travaille la question de l'heure, la question de l'emploi. Qu'on la considère comme un creuset bienveillant ou comme l'acteur principal, la ville porte, en tout état de cause, le germe de la transformation potentielle de l'emploi. Son geste indéfini de plissage et de déplissage lui permet d'adapter la société qui l'habite à ses propres transformations. La part du politique ne consiste pas à trouver des solutions à la question dite de l'emploi. Les solutions sont à l'œuvre, on peut les observer à l'œuvre et même les évaluer. La part du politique revient à opérer des choix dans les propositions qu'apporte la dynamique urbaine et de les accompagner en fonction d'un projet qui soit le projet de la cité dans son ensemble, un projet porteur de sens.

**Hélène Hatzfeld, Marc Hatzfeld,
Nadja Ringart**

4. C'est d'ailleurs, selon Robert Castel, la question sociale actuelle (R. Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Chronique du salariat*, Fayard, 1995).

BIBLIOGRAPHIE

Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961 et 1983.

Aristote, *Physique*, 209b (traduction de l'édition Guillaume Budé).

Bastien Bernard, Biriotti Roger, *Désenclaver les grands ensembles ou faire la ville en banlieue*, Rapport d'évaluation, DIV, 1993.

Boissonnat Jean, *Le travail dans vingt ans*, Rapport de la commission présidée par Jean Boissonnat, Commissariat général du plan, 1995.

Bonamy Joël, May Nicole, « Prestations de service et rapport salarial : transformations du travail et relâchement du lien d'emploi », *Sixième conférence annuelle du RESER*, Vienne, 23-26 octobre 1996.

Boyer Robert, Durand Jean-Pierre, *L'après-fordisme*, Syros, 1993.

Dauty Françoise, Morin Marie-Laure, « Entre le travail et l'emploi : la polyvalence des contrats à durée déterminée », *Travail et emploi*, 52, janvier 1992, p. 20-36.

Deleuze Gilles, *Le Pli. Leibniz et le baroque*, PUF, 1988.

- Gadrey Jean, «Rapports sociaux de service: une autre régulation», *Revue économique*, 41,1, 1990, p. 49-69.
- Gaudu François, «Travail et activité», *Droit social*, 2,1997, p. 119-126.
- Green Nancy L., «La main d'œuvre immigrée et l'industrie du vêtement. Au-delà de la culture et du capital», *Sociologie du travail*, 2, 1994, p. 165-184.
- Heidegger Martin, «Moïra», *Essais et conférences*, Gallimard, 1958 (1e éd 1954).
- Lallement Michel, (éd), *Travail et emploi. Le temps des métamorphoses*, L'Harmattan, 1994.
- Lautier Bruno, *L'économie informelle dans le Tiers-monde*, La découverte, 1994.
- Laville Jean Louis, «Emploi, activité et nouvelle question sociale», Roustang Guy, «Pour un débat national sur le travail et sa place dans la société», *Travail, emploi et activité: pour un nouveau contrat social*, Colloque du 22 juin 1995, Textes introductifs, Institut d'Études Politiques de Paris, Laboratoire de sociologie du changement des institutions, 1995.
- Lazzarato Maurizio, Negri Antonio, Santilli Giancarlo, «Immigration et succès économique, les communautés du Sentier», *Annales de la recherche urbaine*, «Immigrés et autres», 49, décembre 1990.
- Lazzarato Maurizio, Moulier-Boutang Yann, Negri Antonio, Santilli Giancarlo, *Des entreprises pas comme les autres. Benetton en Italie. Le Sentier à Paris*, PubliSud, 1993.
- Lebaube Alain, «Les intermittents du spectacle en précurseurs», *Le Monde Initiatives*, 18 décembre 1996.
- Legendre Anouk, *Matière de ville. Paysages de cours, passages et méandres urbains: en marge du Paris haussmannien*, DEA Géographie et aménagement, Paris II, 1992.
- Legendre Anouk, *Quartiers des deux gares, espaces en transition*, Rapport, Plan urbain, 1993.
- Maruani Margaret, «Statut social et modes d'emploi», *Revue française de sociologie*, XXX (1), 1989, p. 31-39.
- Maruani Margaret, Marché du travail et marchandage social, in Lallement Michel, (éd), *Travail et emploi. Le temps des métamorphoses*, L'Harmattan, 1994.
- Monod Jacques, *Le hasard et la nécessité*, Le Seuil, 1970.
- Rannou Janine, Vari Stéphane, *Les itinéraires d'emploi des cadres, techniciens et ouvriers intermittents de l'audiovisuel et des spectacles*, Ministère de la culture, 1996.
- Remy Jean, Voye Liliane, *Ville. Ordre et violence. Formes spatiales et transaction sociale*, PUF, 1981.
- Rouleau-Berger Laurence, *La ville-intervalle. Jeunes entre ville et banlieue*, Klincksieck, 1993.
- Rouleau-Berger Laurence, «Nouveaux territoires urbains», *Futur antérieur*, 29, 3, 1995, p. 103-114.
- Thom René, *Prédire n'est pas expliquer*, «Champs», Flammarion, 1991.
- Weber Max, *La ville*, Aubier-Montaigne, 1982 (1re éd. 1921).

> **Hélène Hatzfeld** est maître-assistant à l'École d'architecture de Lyon. Elle s'intéresse en particulier aux questions de politique territoriale et de développement local.

> **Marc Hatzfeld** est maître de conférences à l'École nationale des ponts et chaussées. Sociologue, il travaille sur la question de la cohésion sociale et sur la politique de la ville.

> **Nadja Ringart** est sociologue, elle travaille en particulier sur la vie associative et l'insertion des habitants des quartiers défavorisés. Ils ont publié ensemble *L'insertion par l'activité économique. Des expériences, des pratiques, des acteurs, Syros, mars 1993*. «Trois mythes fondateurs de légitimité» in *Les régies de quartier. Expérience et développements. Regards de chercheurs, Plan urbain, La Documentation Française, 1994*.